

Autre regard sur le lien matriciel chez Jeanne Hyvrard /
Joseph Garreau. — Extrait de : Revue des lettres et de
traduction. — Vol. 10 (2004), pp. 269-284.

Notes au bas des pages.

I. Ecrivaines françaises — France. II. Littérature française
— 20e siècle. III. Hyvrard, Jeanne — Critique et
interprétation.

PER L1037 / FL164183P

AUTRE REGARD SUR LE LIEN MATRICIEL CHEZ JEANNE HYVRARD

Joseph GARREAU
Université de Massachusetts Lowell - U.S.A.

Au commencement ma mère... Ma mère et la mère de ma mère... Et toutes mes mères en ligne directe et diagonale jusqu'à la Vénus Préhistorique, la Grande Déesse difforme à l'aune de la forme occidentale...¹.

La fille: Est-ce que tu ne penses pas [...] que moi qui suis l'héritière de tout ce malheur, le tien, celui de ta mère, celui de ta grand-mère, etc, comme une espèce de grand réceptacle... j'ai essayé de l'exorciser ou de m'en débarrasser ou de lui trouver une solution et que toute ma vie a été employée finalement à cet effort de trouver une issue à ce malheur de mère en fille, que j'y ai réussi par la littérature plus ou moins².

(1) "A bord des mythes dans le vaisseau de l'écriture" in *Réécriture des mythes: l'utopie au féminin*, sous la direction de Joëlle Cauville et Mekta Zupancic. Rodopi, Amsterdam - Atlanta, 1997, p. 7.

Je rédigeais cet article au moment où apparurent (début juillet 2003) dans la presse britannique et américaine plusieurs articles sur une nouvelle théorie - mieux - sur une explication possible du mystère de Stonehenge, laquelle coïncide étrangement avec la "réécriture des mythes" telle que l'entend Jeanne Hyvrard. Dans les sociétés anciennes, nous informe Anthony Perks, professeur émérite de zoologie à l'université de Colombie britannique, existait, dit-il, - Hyvrard ajouterait d'avant la Genèse - l'idée d'un créateur dominant, d'une "Mother or Earth Goddess". Si donc, continue Perks, l'idée de cette Déesse Terre-Mère, trouva soit son origine à Stonehenge soit fut partagée par les "Stonehengiens", ce site extraordinaire pourrait symboliquement représenter un gigantesque vagin par lequel la Mère Originelle donne naissance aux plantes et aux animaux dont dépendaient pour leur survie les hommes préhistoriques. Si donc l'aire centrale est laissée vide, c'est parce qu'elle représente l'ouverture du monde. Est-il besoin de continuer avec la description anatomique du professeur d'obstétrique? L'autel de pierre devient le clitoris et le centre géométrique de Stonehenge se transforme en col d'un gigantesque utérus. Faut-il ajouter que cette curieuse théorie n'a encore guère réussi à impressionner les experts.

<<http://www.suntimes.com/output/news/cst-nws-stone08.htm>>

(2) *Le Cercan. Essai sur un long et douloureux dialogue de sourds*. Paris, Editions des femmes, 1987, p. 223.

Autre regard: précisons d'emblée le choix du mot "autre", i. e. celui d'un regard ajouté à la glose - féminine dans son ensemble - ayant déjà moult commenté le rapport mère-fille chez Jeanne Hyvrard. Ce qui suit sera donc tout autant des réflexions sur la "démarche" - on serait tenté d'y ajouter militante - de l'auteur, qu'à l'égal de ses consœurs canadiennes, elle féminise en auteure sur son site Web. On y découvre qu'"économiste de formation et de profession, elle a été acculée à la littérature pour pouvoir prendre en compte et rendre compte de tout ce que l'orthodoxie de sa discipline laissait de côté"¹³. Elle ajoute, en ce qui touche notre propos immédiat: "Il faudrait pour cela questionner le rapport à la mère dont la scotomisation est le nœud de l'agencement mental d'aujourd'hui: *la logarchie*". "Tant que la recherche n'aura pas pris en compte cet univers maternel refoulé, écrit-elle ailleurs, elle sera dans une impasse"¹⁴.

Scotomisation, refoulement... Littérature ou psychanalyse doit-on se demander. J'ai dû recourir au dictionnaire pour comprendre scotomisation, dont l'étymologie (du grec *skótos*, *skotôma*) suggère ténèbres et obscurcissement; un terme défini comme un acte inconscient par lequel le sujet élimine du champ de sa conscience une réalité affectivement pénible. Quant à logarchie, il s'agit d'un néologisme de sa création, déjà plus facile à déchiffrer, familier que nous sommes tous du *logos* (discours, parole) et du *arkheîn* (commander), tel l'exemple de feu la monarchie française.

Qu'entend-elle par logarchie? C'est, explique-t-elle, "le pouvoir du *logos* comme emprise, ce qui permet au *logarque* (masculin ou féminin) de ne prendre en compte qu'une partie de la réalité. [...] Elle est l'essence de la pensée occidentale moderne"¹⁵. Sera-t-on surpris de l'entendre déclarer, en passant, que la religion est "une affaire d'homme et de pensée logarchique inventée pour se défausser et se débarrasser du lien avec la mère"¹⁶? Ou encore, sur le même sujet, que "l'invention de Dieu [est] le moyen trouvé par l'homme masculin pour se débarrasser de la mémoire de la mère"¹⁷?

(3) cf. < <http://perso.wanadoo.fr/hyvrard/demarche.html> >

(4) *Le Cercan*, op. cit., p. 130.

(5) "A bord du 'je' de l'écriture". *Études Francophones*. Vol 12. n° 2, note 12, p. 18.

(6) Cité par Monique Saigal, (entretien du 26 février 1998). *L'écriture: lien de mère à fille chez Jeanne Hyvrard, Chantal Chawf, et Annie Ernaux*. Rodopi, Amsterdam-Atlanta, 2000, p. 35.

(7) "A bord des mythes dans le vaisseau de l'écriture", op. cit., p. 13.

Regard "autre", ce sera aussi celui d'un regard d'"homme masculin"; presque une exception, semble-t-il, car, comme le suggère Joëlle Cauville dans son introduction à *Mythographie hyvrardienne*, "ses contemporains masculins semblent se désintéresser de son œuvre"⁸. Jeanne Hyvrard nous (i.e. ceux de l'autre sexe) y convie-t-elle seulement? Ne lisons-nous pas dans *Canal de la Toussaint* (1986), répété dans *La Pensée corps* (1989) sous Différence: "Et comment l'homme pourrait-il dire ce que sait la femme?"

En troisième lieu, ce sera un regard "outré", d'outré-Atlantique, à l'égal du département d'outré-Mer, où pendant deux ans, à la fin des années soixante, elle enseigna l'économie politique. "C'est en voyant que les Antillais sans nation étaient des zombis que j'ai réalisé que les femmes étaient des zombis", confie-t-elle à Euridice Figueiredo dans une interview souvent citée. Ou, dit autrement, car elle se répète souvent: "J'ai vu dans la perte de soi-même qui arrivait aux Antillais ce qui m'était arrivé à moi, comme femme"⁹.

Née en 1945, elle s'était trouvée, ainsi qu'elle s'en explique à sa propre mère dans le Dialogue d'une mère et de sa fille (cité en exergue) "bombardée à une époque de l'histoire qui a été la période de la libération des femmes" (*Le Cercan* p. 205). De la "catalysation décisive" (son expression) qu'apporta cette expérience antillaise, naquit un premier livre "informe", dit-elle, publié en 1975 par les Editions de Minuit, sous le titre (souvenir baudelairien?) *Les Prunes de Cythère*, à la fois "compte rendu de mission" et "rapport de Sciences Sociales", quoique, ajoute-t-elle, "tout plein de lyrisme"¹⁰. Ce premier livre est dédié "Au nègre inconnu". L'auteur? Une inconnue. "Hyvrard, confessera-t-elle, est le nom que je me suis donné. Celui de la mère de ma mère. Réengendrement..."¹¹.

(8) *Mythographie hyvrardienne: analyse des mythes et des symboles dans l'œuvre de Jeanne Hyvrard*. Presses de l'Université Laval, 1996, p. 15, note 5.

(9) *Conjonctions Ibero* (Revue franco-haïtienne publiée par l'Institut français de Haïti), 1986, p. 125 et p. 119.

(10) "A bord des mythes dans le vaisseau de l'écriture", *op. cit.*, pp. 9 et 10.

(11) Moins lyriquement, voici comment elle explique encore ce "réengendrement" à Figueiredo: "Jeanne Hyvrard est en réalité le nom de ma grand-tante maternelle. Elle s'appelait authentiquement, à l'état civil, Jeanne Hyvard. C'était une femme que j'aimais beaucoup, qui n'avait jamais capitulé de sa vie, qui avait toujours résisté, qui avait témoigné de la mémoire dans une famille qui ne voulait pas se souvenir. Elle avait une espèce de rôle de

Ainsi pouvons-nous lire sous la plume de celle qu'on crut même à ses débuts "noire et martiniquaise"¹². "Les sans-terres vont à pied le long des routes. Les sans-terres aux pieds nus et bruns comme ma fémitude"¹³. Fémitude, autre néologisme de sa création, rimant avec négritude, modulation du féminité qu'avait façonnée cette autre écrivain féministe et engagée de toujours, Françoise d'Eaubonne¹⁴.

Voilà donc comment Jeanne Hyvrard est entrée dans l'écriture. Placée même à un certain moment au rang de l'avant-garde littéraire, elle trouvait place parmi les auteurs de *La Littérature en France depuis 1968*¹⁵ ainsi que dans l'anthologie *Littérature XX^e siècle*, faisant écho aux autres voix féministes de l'époque¹⁶.

Précédant ou de concert avec les Cixous, Irigaray, Kristeva et autres "combattantes" Hexagonales, d'outre-Atlantique - du Québec plus précisément - d'autres féministes s'étaient levées, qui s'étaient interrogées sur la relation mère-fille, et où, comme le remarque Lori Saint-Martin, "la fille écrit pour se démarquer de sa mère, pour ne pas devenir mère asservie à son tour, mais pour lui donner une voix"¹⁷. Elle cite l'exemple de Gabrielle Roy (1919-1983) ou encore celui de France Théoret (1942-), déjà citée,

sorcière, d'exclusion, elle était tenu à l'écart de la famille. J'ai repris son nom dans la mesure où c'était une femme que j'admirais beaucoup... Le prénom de Jeanne m'a séduite. mais consciemment, c'est très clairement, parce que je reprends à mon compte le combat pour la mémoire qu'a mené ma grand-tante et le refus de capituler devant un ordre qui tue." (Interview avec Jeanne Hyvrard, *Conjonctions Ibero. op. cit.*, p. 121).

A la date du Vendredi 31 de son "journal", disponible sur le Web, on peut lire: "Il y a longtemps que je sais qu'Hyvrard et moi, ce n'est pas la même chose. Mais je découvre ce matin qu'Hyvrard, c'est une métaphore de moi. Comprenne qui pourra..."

- (12) Cf. France Théoret, "Elle n'est pas noire, ni antillaise". *Spirale*, n° 27, Montréal, Septembre 1982, p. 15.
- (13) *Les Prunes de Cythère*, Paris, Editions de Minuit, 1975, p. 62.
- (14) Françoise d'Eaubonne définit fémitude comme "notre condition de femme", "ce mal d'être femme." *Le féminisme ou la mort*, Paris, Horay, 1974, pp. 15-16.
- (15) Paris, Bordas, 1982, p. 245.
- (16) Cf. "Ecrits de femmes", sous le titre "Le combat féministe" en compagnie de Benoîte Groult, Marguerite Duras, Annie Leclerc, Monique Wittig, Julia Kristeva, Hélène Cixous, Christiane Olivier. *Littérature du XX^e siècle*, collection dirigée par Henri Miterrand, Paris, Nathan, 1989, pp. 719-732.
- (17) "Le nom de la mère: Le rapport mère-fille comme constante de l'écriture au féminin", *Women in French Studies*, 6, 1998, p. 82.

dont on pourrait rapprocher la pensée de celle de Jeanne Hyvrard. Ainsi, lisons-nous dans *Entre raison et déraison*: "Je veux parler d'une souffrance très ancienne, celle de sa mère peut-être, celle d'une mémoire des femmes"¹⁸. Et, dans *L'homme qui peignait Staline*, faisant allusion à la trop connue 'revanche des berceaux', voici ce qu'elle écrit: "La mère n'a d'autre nom que maman pour les enfants trop nombreux nés malgré elle de son ventre trop fécond"¹⁹. Cette distinction-là, celle différenciant mère et maman, nous la retrouvons chez Hyvrard dans *La jeune morte en robe de dentelle*: "La maman ce n'est pas ce qu'elle dit. Je dirais plutôt, une maman c'est une femme qui s'occupe d'un enfant. Une mère. c'est celle dans le ventre de qui on a été. [...] C'est ma maman, et je dois avoir ailleurs une mère"²⁰.

Ce sont en fait, explique Hyvrard, ses contacts avec le Canada qui lui firent découvrir petit à petit qu'elle "participai[t] à tout un mouvement intellectuel issu des réflexions féministes"²¹. C'est donc en Amérique du Nord qu'elle trouvera son terreau d'élection et son petit troupeau de "filles spirituelles". En effet, comme elle le confie à Monique Saigal, importants pour elle sont les liens qu'elle peut avoir avec tous ceux et celles qui la lisent et lui parlent de ce qu'elle écrit. "Il y a là, confie-t-elle, une suppléance [et] ces liens-là font globalement une sorte de réseau qui vicarie le désastre qu'a été l'abandon maternel"²². Précisons cependant ce qu'elle entend par là en nous référant à la 'Longue et douloureuse conclusion' du *Cercan* (déjà cité) où elle dialogue avec sa propre mère. Il s'agit moins d'avoir été abandonnée par elle que de l'"avoir perdue" pour ne pas avoir été conforme à ce qu'elle aurait voulu qu'elle soit. (*Le Cercan*, p. 213).

(18) Montréal, Les Herges Rouges, 1987, p. 15. Cité par Lori Saint-Martin, p. 85.

(19) Montréal, Les Herbes Rouges, 1989, p. 105. Cité par Lori Saint-Martin, p. 76.

N'est-il pas quelque peu surprenant que Lori Saint-Martin, qui, il est vrai, se limite "au corpus littéraire québécois au féminin depuis les années 1930" (p. 76) et cite parmi ses références Cixous, Clément, Irigaray et Kristeva, ne fasse aucune mention de Jeanne Hyvrard dans son étude?

(20) Paris, Éditions des femmes, 1990, p. 61.

(21) "A bord des mythes", *op. cit.*, p. 13.

(22) "De la conception de la mère à ses ramifications dans la société française moderne" (Entretien avec Jeanne Hyvrard, le 29 juin 1996 à Paris) in "*Ut Philosophia Poesis*": *Études sur l'œuvre de Jeanne Hyvrard*. Articles réunis et présentés par Jean-François Kosta Théfaïne. Rodopi, Amsterdam-New York, 2001, p. 19.

L'on ne sera donc pas surpris, si l'on se réfère au site Web de Jeanne Hyvrard et aux "Études critiques sur les œuvres de Jeanne Hyvrard"²³, que leurs auteur(e)s viennent avant tout d'outre-France: Joëlle Cauville (Canada), Euridice Figueiredo (Brésil), F. Frances (Nouvelle-Zélande), Jeanne Garane et Miléna Santoro (USA). Il reste que, aujourd'hui, force est de constater avec Mekta Zupancic que "l'écrivaine se considère comme profondément marginale, étrangère dans son propre pays, [aux] textes refusés (disons-le, par les 'grandes' maisons d'édition de son propre pays)"²⁴.

Voici d'ailleurs comment Jeanne Hyvrard elle-même se pose - ou nous pose - la question: "L'écrivain, est-ce celui qui a vocation d'inventer son propre mythe parce qu'il comprend ce qui l'entoure, et qui ne parvient pas à le faire partager à son temps"²⁵? Ailleurs, elle ajoute: "Ma littérature m'a permis d'exprimer une autre conception du monde fluide, symbolique et hermétique, véhiculant clandestinement une culture hérétique dans une société cartésienne dogmatique"²⁶. Joëlle Cauville est sans doute proche de la vérité en titrant l'un de ses articles, "Jeanne Hyvrard, une voix minoritaire

(23) cf. <http://perso.wanadoo.fr/hyvrard/articles_sur_jh.htm>

(24) "Perséphone qui refuse la remontée" in "Ut Philosophie Poesis": *Études sur l'œuvre de Jeanne Hyvrard*. Rodopi, Amsterdam-New York, 2001, *op. cit.*, p. 114.

Jean-Francois Kota-Théfaine conclut son introduction aux *Études sur l'œuvre de Jeanne Hyvrard* sur ce souhait plutôt inattendu, tant nous sommes habitués à lire le contraire: "Puisse ce volume contribuer à mieux faire connaître l'œuvre hyvrardienne au sein de l'Hexagone et perpétuer son rayonnement outre-Atlantique." p. 9.

Ajoutons, que même de ce côté-ci de l'Atlantique, Hyvrard n'est pas sans ses jeunes critiques, à témoin, par exemple, ce qu'écrit Anne-Laure Bucher dans son compte rendu détaillé de *Réécriture des mythes: l'utopie au féminin*, dont l'article déjà cité ouvre le collectif: "Sans doute évoque-t-elle la Mère Primordiale, sans doute conjure-t-elle ses contemporains de penser "l'angle mort occulté sur lequel elle [notre culture] repose" (p. 8), sans doute affirme-t-elle s'être réfugiée sur l'autre Terre: la *Terra Incognita* où aurait été conservée intact l'héritage secret de la mère, mais les incantations tiennent lieu d'analyse et le discours de Jeanne Hyvrard apparaît globalement comme une vision projective beaucoup plus que comme une généalogie".

<<http://www.unites.uqam.ca/religiologiques/recen/16reccauville.html>>

(25) "A bord des mythes", *op. cit.*, p. 18.

(26) "De la littérature à la philosophie, y a-t-il une pensée-femme?" 1987, non publié. Cité par Joëlle Cauville, *Mythographie hyvrardienne*, *op. cit.*, p. 179.

prêchant l'universalisme dans la littérature française²⁷. Soulignons, sans ironie, le prosélytisme contenu dans ce "prêchant".

Et sans doute que, moi-même, je ne me serais pas intéressé à Jeanne Hyvrard et au sujet que je me suis imposé, si le hasard ne nous avait placés côte à côte, communicants dans une même séance - qu'outre-Atlantique a nom de session - lors du congrès toulousain de 1996 du Conseil International d'Etudes Francophones [CIEF] (créé par des universitaires nord-américains). J'y parlais d'un écrivain, dit régional, le deux-sévrien romancier-poète Ernest Pérochon (1885-1942) qui, lui, n'a pas l'honneur de figurer dans *l'Anthologie de littérature du XX^e siècle* déjà citée et mérite donc que j'en dise un mot. Instituteur laïque à Courlay, la commune voisine de celle de mon enfance, il avait publié en 1932 *Les Creux de maisons*, roman, a-t-on dit, des parias de la vie sociale, qui fut repris dans les années cinquante comme feuilleton dans le *Courrier de l'Ouest*. Ma mère, jour après jour, ciseaux de couture en mains, avait soigneusement découpé ces pages qui évoquaient les années de misère qu'elle avait connues et, des années plus tard, exigé que je mette dans mes valises ce paquet jauni et l'emporte avec moi en Amérique²⁸.

(27) in "Littérature en milieu universitaire et universalisme". *Revue de l'Université Sainte-Anne*, 1996.

Joëlle Cauville, qui est l'auteur d'une thèse de doctorat sur Jeanne Hyvrard, "Féminité et fusionnel dans l'œuvre de Jeanne Hyvrard". Université de Colombie Britannique (1988) et de *Mythographie hyvardienne*. Presses de l'Université Laval (1996), est aussi l'auteur de "plusieurs" - au sens québécois de nombreux - i.e. d'une dizaine d'articles sur Jeanne Hyvrard.

(28) On trouvera la publication de cette communication, sous le titre "A la redécouverte d'Ernest Pérochon" dans *Mélanges Georges Cesbron*, Presses de l'Université d'Angers, 1997, pp. 275-281.

On l'aura compris: l'anecdote précédente me permet de me demander si les "hommes masculins" ne devraient pas de leur côté s'interroger sur le rapport mère-fils pour expliciter ce que certains doivent à leur mère en ce qui touche leur "vocation" d'écrivain. Je ne citerai que deux exemples, celui de Jean-Loup Trassard (1933-) et de celui de Julio Cortázar (1914-1984).

Trassard rapporte dans *L'espace antérieur*, dans lequel il retrace ses premiers souvenirs, que c'est à sa mère qu'il doit ses premiers sentiments esthétiques à propos de l'écriture et que "c'est vers elle, toujours, qu'[il] rapportai[t], avec fleurs de champs, le récit des territoires qu'[il] explorai[t]". Paris, Gallimard, 1993. p. 128.

Le sujet de Jeanne Hyvrard - en sera-t-on surpris? - était le suivant: "A bord de la logarchie dans le détroit des sciences sociales". *Les Prunes de Cythère*, déjà cité, n'était-il pas, selon son auteur, "un rapport de Sciences Sociales"²⁹? D'ailleurs, ne précise-t-elle pas dans 'sa démarche' que son œuvre "était toute entière un traité d'économie politique"? Quant au mot "détroit", je l'ai retrouvé dans un passage mémorable de son premier livre: "Je suis le navire ingouvernable dans le détroit de la révolte". (*Les Prunes de Cythère*, p. 114). Il s'agit, là encore, d'une communication non publiée, généreusement diffusée néanmoins aux intéressé[e]s. Sa forme amplifiée se retrouve et dans l'article publié l'année suivante dans *Études Francophones* - laquelle est, soulignons-le, la revue officielle du CIEF - sous le titre de: "A bord du 'je' de l'écriture"³⁰ et - du moins, dans toute sa première partie - dans "A bord des mythes dans le vaisseau de l'écriture" (1997) (déjà cité, pp. 7-19).

Je ne connaissais encore rien de cette femme affable et volubile, de noire vêtue - qui m'a aimablement fait cadeau d'une copie de plusieurs de ses poèmes - sinon les deux extraits de mon anthologie littéraire déjà citée, celui d'abord des *Prunes de Cythère*, avec jouxtant le texte, le portrait non pas de son auteur alors en question³¹, mais de Marilyn Monroe par Andy Warhol, illustrant ainsi l'extrait choisi.

Je ne vous dirai pas que j'entre en guérissance tant que je n'aurai pas vomi Cendrillon et Monroe réunies. Perrette et le Pot au lait. Le petit Chaperon Rouge traversant le bois. La Belle au Bois dormant, attendant le prince charmant. Blanche-Neige faisant le ménage. Et Garbo, et Dietrich. Toutes ces femmes pour qui vous nous avez élevées, repoussoirs résignés, futures mères exemplaires, crevant à essayer de l'être". (p. 725). (*Les Prunes de Cythère*, p. 233).

Cortázar, de son côté, confie à son interviewer (Jason Weiss) que c'est sa mère, ravie de voir un fils à l'imagination aussi vive que la sienne, qui l'encouragea dans la voie du fantastique et lui donna très jeune des livres à lire, ayant déjà lu - sans sa permission cependant - Edgar Poe à l'âge de 9 ans. *Latin American Writers at Work*, Edited by George Plimpton. *The Modern Library*, New York, 2003, pp. 114-115.

(29) "A bord des mythes dans le vaisseau de l'écriture", *op. cit.*, p. 12.

(30) *Études Francophones. op. cit.*, pp. 7-20.

(31) La meilleure explication, à mon sens, du "Mystère Jeanne Hyvrard" est à trouver dans l'article de A. James Arnold, "French National Identity and the Literary Politics of Exclusion: the Jeanne Hyvrard Case". *Australian Journal of French Studies*, Vol 33, n° 2, 1996, pp. 157-165.

Le second extrait est celui de *Mère la mort*, "texte passionnel, violent, lyrique et puissant, dans lequel se dit, aux confins de la folie et de la mort, le lent cheminement d'un être en quête d'une identité", commente l'anthologie (p. 730). Domine dans ce second texte la figure de la déesse maternelle et sépulcrale, et non plus, comme dans le précédent, celle de la mère empêchant sa fille de vivre et d'être elle-même³². Nous y reviendrons.

Quoique je fusse assis juste à côté d'elle, j'avoue aujourd'hui me souvenir assez peu de ce qu'elle a dit... Si, cependant, dans sa conclusion - tant il est vrai que l'on se souvient plus de ce qui vous unit que de ce qui vous sépare - avait retenu mon attention ce qu'elle disait d'un français "langue de la dissidence" [...] face à l'américanisation homogène qui s'étend sur le monde"³³. Son exorde, peu banal, avait, je me souviens, frappé son auditoire: "A bord. D'abord. En tête. Entête. *Béréchit*. Ainsi le premier mot de la Bible. Ainsi le commencement de l'écriture"³⁴. C'est ainsi, explique-t-elle, qu'André Chouraqui, confronté à l'impossibilité littéraire de transcription de l'hébreu au français du premier mot de la Genèse, avait créé ce néologisme, qui traduisait mieux que le traditionnel "Au commencement" ce qui avait précédé l'initiale séparation, ce qu'elle nomme la *séparance*. Cette découverte, ajoute-t-elle "débloquent des impasses dans lesquels j'étais enfermée". Ainsi comprenons-nous mieux peut-être le syntagme "A bord", retrouvé, nous dit-elle encore, dans "toutes [ses] communications à destination de l'Amérique du Nord", car "il s'agit bien là d'aborder des terres nouvelles et de laisser derrière soi l'ancien monde"³⁵.

Un autre néologisme avait retenu mon imagination, celui d'infan-

(32) Cf. "Ils ont fait de moi la mort": La mère dans l'œuvre de Jeanne Hyvrard. *Études Littéraires*, Vol. 17, n° 1, Avril 1984, pp. 117-129.

Vais-je trop loin en me demandant si ce n'est pas à Jeanne Hyvrard que Luce Irigaray fait allusion lorsqu'elle écrit: "La femme ne parle jamais pareil. Ce qu'elle émet est fluent, fluctuant. *Flouant*. Et on ne l'écoute pas, sauf à y perdre le sens (du) propre"? Quelques lignes plus loin, passant au pluriel féminin, elle ajoute: "même si elles jacassent, prolifèrent pithiatiquement en mots qui ne signifient que leur aphasie". *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Éditions de minuit, 1977, p. 111.

(33) "A bord du 'je' de l'écriture", *op. cit.*, p. 15.

(34) "A bord du 'je' de l'écriture", *op. cit.*, p. 7.

(35) "A bord des mythes", *op. cit.*, p. 17.

centrisme. La mère, explique-t-elle, se préoccupe de ce que vit l'enfant par rapport à elle-même, mais ce qu'elle vit, elle, n'intéresse pas, alors qu'elle va jusqu'à perdre son statut de personne³⁶. Et, logarchie du titre aidant, je rapprochais ce terme du logocentrisme derridien. D'ailleurs, toutes proportions gardées, logarchie et logocentrisme ne sont-ils pas, pour les non-initiés, néologismes quelque peu similaires? Derrida ne s'est-il pas lui-même attaqué à "la métaphysique occidentale dominée par le principe répressif du logocentrisme et son subtil mécanisme de hiérarchisation, sa maîtrise de toute altérité, l'illusion de dualité qui toujours valorise un terme de la binarité au profit de l'autre"³⁷.

L'essence de sa communication était donc de nous rappeler que la culture et l'économie occidentales sont dans une impasse, car elles reposent, comme elle le dit ailleurs, sur l'occultation de la mémoire de la mère. Sa formulation la plus claire, nous explique-t-elle, est contenue dans son "dictionnaire philosophique", *La Pensée corps*, où nous lisons: "Sans mère, pas d'âme. C'est la mère qui fait le sens en reliant l'individu à la mémoire du monde et à l'âme collective, à travers l'histoire des siècles". (*Pensée corps*, Mère).

Point besoin n'est, croyons-nous, de continuer sur ce sujet de la quête des origines par la fille d'une "matrice" (ma traduction de l'anglais Motherland, *terre de la Mère*, qui se dit patrie en terre latine), tant le sujet a déjà été exploré et commenté par la recherche féministe. Soulignons cependant du côté américain l'étude de Marguerite Le Clézio, datant de 1981, sur le conflit mère-fille, laquelle critique montre bien comment les féministes françaises, à la différence des féministes américaines plus concernées par les déterminants politiques et culturels de l'oppression féminine, se sont davantage penchées sur la répression, donnant la priorité

(36) Cf. Monique Saigal. *L'écriture: lien de mère à fille chez Jeanne Hyvrard, Chantal Chawaf, et Annie Ernaux*. Rodopi, Amsterdam-Atlanta, 2000, p. 11.

(37) Joëlle Cauville, *Mythographie hyvrardienne*, *op. cit.*, p. 109.

Mutatis mutandis, ne pourrait-on pas continuer le parallèle entre Hyvrard et Derrida en ce qui concerne leur minime (Hyvrard), relatif (Derrida) succès Hexagonal? Ainsi, ce dernier peut bien se glorifier de la production d'une soixantaine de textes, de traductions en 50 langues, de quelque 25 doctorats "honorifiques" décernés par les universités du monde entier, mais en France des tirages à 5000 exemplaires.

à l'étude du langage et de l'inconscient. Elle y compare en particulier *Les Mots pour le dire* (1975) de Marie Cardinal et les deux premiers romans de Jeanne Hyvrard, *Les Prunes de Cythère* (1975) et *Mère la mort* (1976)³⁸.

Marguerite Le Clézio sera l'une des premières à souligner comment, dans ce corps à corps avec la mère, à la fois nourricière et cannibale chez Hyvrard, le pouvoir répressif de cette dernière est lié à son rôle de médiatrice de la loi patriarcale, traduite par l'"explicite" métaphore d'une mère phallique, repérée, semble-t-il par tous les critiques hyvrardiens, et que je ne fais que répéter: "Alors, elle s'est étendue sur moi et m'a enfoncé son phallus dans la bouche. Arrête, mère, je n'ai plus faim. Je ne veux plus du sperme de ton amour". (*Les Prunes de Cythère*, p 46).

De *Mère la mort*, dédié "Aux enfolées" et où la "folie" de la narratrice est de nouveau un instrument de révolte contre les logarques, qui "confient aux mères l'emmurement des filles" (p. 104) et où réapparaissent, dès le début du livre, certains des motifs déjà rencontrés dans *Les Prunes de Cythère*: "Je n'ai d'autre vie que sa volonté. D'autre corps que le sien. D'autres habits que ceux qu'elle décide" (p. 3), Le Clézio retient surtout le néologisme de refusion - présent, semble-t-il, une seule fois dans le texte: "Le soleil. La mort. La refusion". (p. 15), un terme, dit-elle, qui "semble unir les sèmes de refus et de fusion"³⁹. Plus essentiel, me semble-t-il, tant sont répétés conjointement les mots pouvoir et identité, est le leitmotif de la perte originelle de l'identité féminine. "Ils ont séparé les hommes des femmes. Les filles des mères. L'espace du temps. Et nous les avons crus". (p. 91). A témoin de même les citations suivantes: "Pouvoir. Identité. Deux aspects d'une même chose. Avoir et être. Deux auxiliaires d'un même verbe" (p. 45). Ou bien: "La pièce qui manque entre le pouvoir et l'identité" (p.70). Ou encore: "Leur pouvoir repose sur cette négation. Ils n'entendent pas nos identités balbutiantes cherchant dans la nuit" (p. 124).

De son côté, d'"outre-Manche" cette fois-ci, Cathy Wardle, dans un article récent, continue cette mythique et nostalgique quête des origines

(38) "Mother and Motherland: The Daughter's Quest For Origins". *Stanford French Review*, Vol 5, n° 3, Winter, 1981, pp 381-389.

(39) "Mother and Motherland: The Daughter's Quest For Origins", *op. cit.*, p. 388.

chez Jeanne Hyvrard en incluant les textes qui suivent les premiers romans de l'auteur, notamment, ce qu'elle appelle son testament philosophique, *Canal de la Toussaint* (1986), son magnum opus, *La Pensée corps* (1989) et son essai-fiction, *Ton nom de végétal* (1999)⁴⁰. Wardle remarque pertinemment que la pensée de Jeanne Hyvrard se développe autour de certains pôles (tels que le colonialisme et ses effets, les problèmes d'immigration et de mondialisation, l'expérience vécue de la maladie), et - important à souligner pour notre propos - que le pôle qui domine ses premières œuvres et demeure dans tous ses écrits un élément capital - "crucial" écrit-elle en anglais - est celui du rapport mère-fille. Il nous suffira donc, je crois, d'illustrer brièvement l'omniprésence de ce rapport dans ses œuvres plus récentes.

Commençons par *La Jeune Morte en robe de dentelle*, publiée en 1990, mais déjà rédigé en 1985, remarque-t-on dans la liste des ouvrages cités accompagnant son article⁴¹, et dont Monique Saigal a déjà diversement analysé le portrait qu'Hyvrard nous "brosse d'une mère nécrophage, qui vampirise sa fille, de sorte à se l'assimiler à elle pour être", la fille, de son côté, ne trouvant son salut - ou santé mentale - que par l'écriture⁴². Jeanne Hyvrard affirme que "personne n'a été aussi loin dans l'analyse des rapports

(40) "Memory, nostalgia and the myth of the original in the work of Jeanne Hyvrard". *Journal of Romance Studies*. Vol 2, n° 1, Spring 2002, (online), pp. 35-50.

Ajoutons deux confirmations supplémentaires venant d'outre-Atlantique, du Canada plus précisément. Pour Mekta Zupancic, "La figure maternelle, castratrice, bâtisseuse de l'avenir de la fille (l'impact dont la fille, le plus souvent tente de se débarrasser), exécutrice fidèle et appliquée de la loi patriarcale, ne cesse [...] de hanter l'écriture de Jeanne Hyvrard". "Perséphone qui refuse la remontée", *op. cit.*, p. 112, note 8. Pour sa part, Jennifer Waelti-Walters, dans *Jeanne Hyvrard: Theorist of the Modern World*, remarque: "The oppression of the daughter by her mother is the emotional core of Hyvrard's work". Edingburgh University Press, 1996, p. 87.

(41) "A bord du 'je' de l'écriture", *op. cit.*, p. 15.

(42) Cf. "Le Cannibalisme maternel: l'abjection chez Jeanne Hyvrard et Kristeva". *The French Review*, Vol 66, n° 3, February 1993, p 412. Voir aussi "Oppression maternelle et salut par l'écriture dans *La Jeune morte en dentelle* de Jeanne Hyvrard" in *Collana di letteratura moderna et contemporanea*. Editone Scientifich Italiane. Università degli Studi Perugia, mai-juin, 1995, pp. 633-649. De même: "De la conception de la mère à ses ramifications dans la société française moderne" in (déjà cité) "*Ut Philosophia Poesis*": *Études sur l'œuvre de Jeanne Hyvrard*. Et encore (déjà cité): *L'écriture: lien de mère à fille chez Jeanne Hyvrard, Chantal Chawf, et Annie Ernaux*, Rodopi, Amsterdam-Atlanta, 2000.

entre une mère et sa fille, et que ce livre constitue une transgression absolue⁴³. Ne serait-ce pas surtout, comme le note de son côté, Jennifer Waelti-Walters, qui en a fait la traduction anglaise, "l'une des évocations les plus émouvantes de rapports mère-fille ayant mal tourné"⁴⁴?

J'y retrouve surtout, en concentré, humour féroce à l'appui, nombre des mêmes litanies déjà rencontrées dans *Les Prunes de Cythère*. En voulons-nous un exemple?

"Ma petite fille, sois raisonnable. Un mari, des enfants. Un métier. C'est déjà bien pour une femme". (*Les Prunes de Cythère*, p. 17)

"Tu te marieras, tu seras heureuse, tu auras des enfants!
Est-ce qu'elle veut dire 'Tu en chieras autant que moi'?"
(*La jeune morte en robe de dentelle*, p. 85)

Soulignons en passant, allusion biblique aidant, cette phrase toute poétique (précédant celle qui clôt le livre, "Je me souviens d'Annie Fontaine"): "La cendre de mes jours monte au ciel de la littérature" (p. 174).

Continuons avec une autre évocation, que je trouve personnellement encore plus émouvante que la précédente. Il s'agit de son essai intitulé *Le Cercan*, auquel elle donne le sous-titre de *Un long et douloureux dialogue de sourds*⁴⁵ et porte la dédicace suivante: "à notre mère à tous, la première bactérie". L'auteur, victime elle-même, d'un cancer du sein⁴⁶ - sa propre mère ayant jadis elle-même été atteinte d'un cancer à l'utérus - s'est mise à l'écoute d'une vingtaine de cancéreux, pour rompre, nous informe la jaquette publicitaire, "la non-communication totale entre la société et ses boucs cancéraires".

Le verlan du titre traduit à la fois l'inverse de la logique du langage officiel, le carcan ou l'encerclement de la maladie tabou et donc innom-

(43) "A bord des mythes", *op. cit.*, p. 13.

(44) "This is one the most powerful evocations of a mother-daughter relationship that has gone to the bad that I have read". *The Dead Girl in a Lace Dress*, Translated by Jean-Pierre Mentha and Jennifer Waelti-Walters. Edinburgh University Press, 1996, Introduction, p. 5.

(45) Paris, Éditions des femmes, 1987.

(46) Ainsi "poétisé": Une colombe noire avait fait son nid/ Au sein de mon sein/ Ils ne l'ont pas laissée ouvrir ses ailes/ Bistouri au clair/ Ils ont fondu sur elle/Les vautours blancs. *Le Cercan*, *op. cit.*, p. 239.

mable. Le livre se termine sur un dialogue entre la mère et la fille, intitulé Une longue et douloureuse conclusion, dont est cité en exergue un extrait. Nous y retrouvons, au delà de toute littérature, l'une des expressions les plus poignantes de ce rapport mère-fille que nous avons tenté d'examiner.

Leur commun "cancer du féminin", explique la fille à la mère, "a rapport à la maternité et à la filialité". Ne s'est-elle pas faite elle-même "bouc cancéraire"? N'est-elle pas l'héritière spirituelle qui a pris sur elle et qui a assumé, comme pour l'en délivrer, "ce malheur de mère en fille", dont aujourd'hui sa propre fille est désormais indemne"⁴⁷?

Passons maintenant, plus près de nous, au bref récit intitulé *Au présage de la mienne*, et publié, notons-le, au Québec⁴⁸. *Au présage de la mienne - comprenons de ma mort - se présente, étalé sur 366 jours, sous forme d'écriture diariste - que nous retrouvons sur le site Web de l'auteur déjà cité - comme le récit d'une "passion". Passion au sens étymologique de *patior*, de souffrance, ou, comme l'a bien analysé Marie Miguet-Ollagnier, de passion christique, tant elle aime utiliser "la Bible à rebours"⁴⁹.*

"Souffrir avec moi du monde" - allusion à la pensée de Pascal? - Tel est le titre qu'elle donne à un essai de 1997, non publié, sur *Shoah*, le film de Claude Lanzmann, et telle est, sans aucun doute, l'expression qui caractérise le mieux l'instance narratrice hyvrardienne, de celle que Maïr Verthuy-Williams, nomme la "chroniqueuse de toutes les oppressions"⁵⁰.

A l'entrée du 17 février, on y retrouve, par exemple, le même "Mère, mère, pourquoi m'as-tu abandonnée?", répété de nouveau le 27 juin et déjà rencontré dans *Les Prunes de Cythère*: "Mère, pourquoi m'as-tu abandonnée? Prends sur toi. Prends sur toi. Ma petite fille. Tu vois, moi, Toute ma vie, j'ai pris sur moi. Mais moi, je veux vivre. Entends-tu, je veux vivre". (*Les Prunes de Cythère*, p. 121).

(47) *Le Cercan*, op. cit., p. 223 et p. 213 respectivement.

(48) *Au présage de la mienne. Œuvres de Christine Boutet*. Québec, Le Loup de Gouttière, 1997.

(49) "La Bible à rebours de Jeanne Hyvrard". *Cahiers de l'Université d'Angers*, 17, 1987, pp. 198-216.

(50) Maïr Verthuy-Williams et Jennifer Waelti-Walters, *Jeanne Hyvrard*. Rodopi, Amsterdam, 1988, p. 111.

Ne trouverons-nous donc aucun texte où ce rapport mère-fille prend un tour heureux? Qu'en est-il de son abondante poésie? - "Depuis 1993 environ 350 [poèmes]. Je ne sais pas si c'est beaucoup", s'interroge-t-elle⁵¹.

En dernière page de *Resserres à louer* où Jeanne Hyvrard ajoute une page de biographie, ne lisons-nous pas, en toute dernière ligne? "Son violon d'Ingres est le dessin, et elle est la joyeuse grand-mère - un qualificatif qu'il nous faut souligner - d'une toute petite-fille"⁵². Ce recueil d'une quarantaine de poèmes contient entre autres, en son début du moins, un lumineux poème destiné à son origine, nous dit Raymonde Saliou-Bulger⁵³, à Delphine, la fille de l'auteur, celle que nous devinions déjà dans *Les Prunes de Cythère*, où nous lisons: "Ma belle étrangère. Mon autre moi-même parmi les vivants. Ma délivrance. [...] Elle m'a donné la vie. Ma guérison trois fois avortée. [...] Ma résurgente. Ma belle". (p. 202).

Voici comment débute ce poème:

Quand nous marchons toutes les deux/Ma toute belle/Comme nous sommes ensemble/Et que nous allons/Je crois que nous sommes/ Filles de la lumière/ Et nous le sommes/ Sans savoir/ Au hasard/ Nous allons vers le fleuve et le soleil.

On aurait pu penser qu'après trois décennies de révolte et de rédemption par l'écriture, elle aurait fait sa paix et qu'elle aurait, dans sa poésie du moins, abandonné le combat. Nenni! La poursuit toujours, même dans ce poème d'amour maternel la douleur de les savoir encore, mère et fille, victimes de leur 'servance' continuée (*Les Prunes de Cythère*, p. 111).

Voici comment il se termine:

Et quand vient le réveil/ L'heure du retour/ Et que nous rentrons/ Chacune en notre logis/ En leur logis plutôt/ Cessant d'être reines/ Pour devenir servantes/ Nous nous demandons pourquoi/ Les rivières/ Ne coulent pas jusqu'à la mer" (*Resserres à louer*, p. 13).

S'il me fallait, en conclusion, choisir un seul bref poème de *Resserres à*

(51) cf. <http://perso.wanadoo.fr/hyvrard/effacement.html>

(52) Brest, An Amzer, 1997, p. 35.

(53) "*Resserres à louer* de Jeanne Hyvrard: le bouclier du poète et les pouvoirs de la symbolique féminine" in "*Ut Philosophia Poesis*": *Etudes sur l'œuvre de Jeanne Hyvrard*, op. cit., p. 91.

louer ce serait le suivant, dans lequel, comme l'a bien vu Raymonde Saliou-Bulger, le balbutiement des premiers vers, mélangeant et confondant 'aimante mon amante/ Ma aman ma maman' "se forge avec l'amour de la mère, dans la mère et en dehors d'elle, pour devenir la parole, l'œuvre propre de l'écrivain, [et] esquisse l'acheminement, le voyage, les naufrages et le jaillissement du verbe de Jeanne Hyvrard". (p. 93).

Je cours vers toi qui m'attends
Mon aimante mon amante
Ma aman ma maman
Métaphorique et chaotique mon égérie
Ma toute belle ma grande reine
Ma rebelle ma poésie (*Resserres à louer*, p. 19).